Aurons-nous une convention monétaire ?

Aurons-nous, oui ou non, une convention monétaire internationale? arrivera-t-on, un de ces jours, à déterminer et à fixer, au moins pour une assez longue période, la valeur relative des deux métaux précieux qui partout, sur le globe civilisé, servent de moyen d'échange, et à faire disparaître, autant que possible, les inégalités choquantes qui existent entre la valeur qu'ils tiennent de la nature ou que leur accorde le commerce, et celle que leur attribuent, chez les différents peuples, les pièces de monnaie? L'argent manque-t-il réellement sur le marché, et n'est-il pas nécessaire d'en jeter davantage dans la circulation?

Telles sont les questions qui, après celle du tarif Dingley, préoccupent le plus, actuellement, le monde économique. Et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces deux problèmes, si difficiles à résoudre, ont été soulevés, l'un et l'autre, presque au même moment, par les Etats Unis.

Tout le monde, aujourd'hui, convient qu'il y a quelque chose à faire, et qu'il est grand temps d'en finir, d'une façon quelconque, avec la question de la remonétisation de l'argent. Mais le malheur veut que personne n'ose attacher le grelot et que chaque pays rejette la responsabilité d'un changement ou d'une résolution sur son voisin.

Voyez nos dépêches de ce matin : au moment où l'on croit mettre la main sur lord Salisbury, il se dérobe et, après bien des démarches plus ou moins habiles, on n'est pas plus avancé le lendemain des explications, que la veille.

Consultez M. Balfour, il vous dira, au nom de ses collègues du cabinet et de la reine Victoria: Nous ne pouvons rien faire, tant que la France n'aura pas dit son mot. La France, de son côté, attend que l'Angleterre se décide. Nous en dirons autant de l'Allemagne qui, dans cette affaire, est bien aise de se retrancher derrière l'Angleterre et la France. De telle sorte qu'au bout d'une série interminable de missions, de démarches, d'interrogatoires et d'interviews, on s'aperçoit que l'on a pas fait un seul pas en avant.

C'est là un fait regrettable. Au milieu de toutes ces tergiversations, de toutes ces réticences, de la part des hommes les plus compétents, les partisans à outrance du métal blanc qui, à force de répéter, partout et sur tous les tons, que hors de l'argent, il n'y avait pas de salut, ont fini par le persuader aux masses — ces hommes marchent de l'avant et font tous les jours des conquêtes. Ils ont déjà failli réussir aux dernières élections. Qui sait s'ils ne prendront pas leur revanche, à celles de 1899? Le Parti Bryan est plus dangereux qu'on ne pense, et il est déplorable qu'on ne comprenne pas, en haut lieu, ici et ailleurs, la nécessité d'un règlement définitif de cette question, avant la prochaine grande campagne électorale.

Renversement de rôles.

Tout ceux qui ont connu Cornélius Herz et qui ont eu l'occasion de regarder dans son âme, savent que cet aventurier ressent plus vivement la passion de la gloriole qu'aucune autre. C'est donc sans étonnement qu'ils ont appris que ce personnage devenu atrabilaire, réclamait une indemnité de 25 millions de francs pour le préjudice causé à sa réputation par les poursuites dont il a été l'objet. L'homme tout entier se peint dans cette attitude à la fois impérieuse, fière et irréfléchie, car c'est comme s'il demandait qu'on lui servît un morceau de la lune. La loi réparatrice des erreurs judiciaires ne va pas jusque là. Désespérant d'arriver à la renommée par la science dont il ne possède que le bagout, il a voulu avoir la monnaie de la gloire et il a ambitionné la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur. La vérité est que tant qu'il n'aura pas été convaincu d'infamie, on ne voit pas comment le gouvernement français pourrait, autrement que par un *proprio motu*, le priver légalement de la décoration qu'il lui a donnée si légèrement et que ce pseudo-électricien continuera à porter à l'étranger, à la barbe de tous les agents français. On retrouve d'ailleurs le même ton hautain dans la lettre que le même Herz a adressée à la commission d'enquête pour lui annoncer qu'il lui accordait une audience. Ce renversement des rôles fait comprendre la philosophie des dépêches dont pendant un temps il criblait sa victime, Jacques de Reinach.

LA FORTUNE D'UNE REINE.

Se douterait-on qu'en venant au monde, la future reine Victoria était la plus pauvre des princesses d'Europe? Son père, le duc de Kent, qui s'était réfugié en Allemagne pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, ne réussit pas sans peine à emprunter l'argent nécessaire pour que sa femme, dont la grossesse touchait à son terme, pût se rendre en Angleterre afin que l'enfant à naître vît le jour sur le territoire du Royaume-Uni.

Après la naissance de la future héritière de la couronne, les ressources du ménage princier étaient si complètement épuisées que, faute de pouvoir payer les frais d'une nourrice, la duchesse de Kent fut obligée d'allaiter elle-même sa fille.

Dans la suite, le sort a largement dédommagé la fille du duc de Kent des épreuves des premières années, mais la reine dont les Etats s'étendent aujourd'hui sur la septième partie du globe, n'en avait pas moins appris dès le berceau que l'économie est une vertu qui n'est pas à dédaigner, même dans les familles des souverains.

La nouvelle gare de Lyon.

La gare de Lyon est en train de disparaître pour faire place à des constructions plus vastes, plus élégantes, qui donneront à ce vieux quartier de Paris un air de modernité.

Vingt-cinq millions seront dépensés et les travaux, commencés depuis le mois de juin 1896, ne prendront fin qu'en 1904 ou 1905, quelques années après la future Exposition. C'est assez dire l'importance de la transformation qui s'opère, ainsi que l'activité que l'on devra déployer pour substituer aux six quais existant actuellement à l'intérieur de la gare, treize voies nouvelles que rend indispensable un trafic devenu de jour en jour plus considérable.

Il n'entrera pas moins de 6,500,000 kilogrammes de fer, — et ce chiffre est exact à 1 kilo près, — dans la construction du grand hall, qu'ont entreprise MM. Moisant, Laurent, Savey et Cie, les ingénieurs qui édifient ce monument grandiose. Il mesurera 186 mètres de long sur 85m. de large, et les deux piliers énormes qui soutiendront, au centre, cette bâtisse gigantesque que supporteront deux écussons sculptés aux armes de Paris et de la Ville de Lyon. Ce grand hall sera affecté au dépôt des bagages et à une cour couverte de 30 mètres de largeur.

LE

BONHEUR DES FEMMES

—ET—

Le livre de Paolo Lombroso

L'homme — dont la royale fatuité sévit en toutes circonstances — ne s'interroge jamais sur le degré de bonheur ressenti par la femme qui vit à ses côtés. Il daigne la laisser subsister dans son rayonnement, elle peut le considérer dans toutes ses poses et dans toutes ses défaillances, elle a le droit de partager ses mauvaises humeurs et ses bonnes fortunes, dont elle doit être heureuse!

Beaucoup pourtant, parmi les femmes mariées, n'ayant accepté cette félicité obligatoire que sous bénéfice d'inventaire, finissent par reconnaître que leur compte courant conjugal présente un solde débiteur. Beaucoup d'autres aussi, célibataires celles-là, qui n'ont même pas le moyen de s'offrir ce piètre élément de joie qui s'appelle un mari, trouvent que la destinée leur est dure, les condamnant à trop de luttes inutiles, à trop d'épreuves de misère, à trop de jours sombres sans lendemains ensoleillés. La société actuelle a supprimé Dieu comme gênant, et aussi comme concurrence trop facilement établie dans le cœur de la femme; en face d'elle maintenant, en face de ses aspirations vers l'idéal, en face de son symbolisme d'amour, il reste donc simplement l'*homme*, — et c'est insuffisant, car nous constituons trop souvent des objets de luxe qui ne sont pas à la portée de toutes les bourses, ou des générateurs de chagrins qui ne sont pas à la portée de toutes les résignations.

La course au bonheur est de jour en jour plus ardemment poursuivie.

A mesure que se découvrent de nouveaux éléments de vitesse, que se multiplient toutes les machines dévorant de l'espace, il semble que tous nos êtres grisés par une sorte de trépidation se précipitent plus follement vers ce mirage qui apparaît, là-bas, comme un but à l'horizon, vers la jouissance, derrière laquelle il n'y a que le vide toujours et la poussière de la route! Ce qu'il faut appeler le bonheur n'est ni dans cette agitation, ni dans cette vitesse, ni dans ces extrêmes: il réside dans les moyennes, — à mi-côte, — tout simplement;.... trop simplement même, car, le cherchant toujours plus loin, on passe toujours à côté.

***

Et c'est encore plus vrai pour la femme que pour l'homme. Ayant une nature de complément, de juxtaposition, d'assimilation, son bonheur sera surtout fait de circonstances, de reflets, d'adaptations.

Paolo Lombroso a publié récemment les résultats d'une fort curieuse enquête ayant eu pour but d'évaluer mathématiquement ce bonheur de la femme dans la plupart des situations générales où il peut être étudié.

La méthode scientifique paraît mal indiquée pour cette sorte d'analyse: le pourcentage appliqué à la félicité humaine provoque plutôt le sourire que la persuasion, et il y a quelque répugnance à admettre que le bonheur puisse passer par la pesée, le catalogue, la mensuration et la statistique, tout comme un produit d'épicerie ou un vulgaire inculpé.

Il est déjà si difficile de le définir, le bonheur de déterminer avec les à-peu-près de la psychologie ce sentiment impalpable fait de nuances infiniment variées et changeantes, de dire ce qu'il y a en lui de réalité et de chimère, de distinguer ce qu'il doit à la circonstance, au milieu, au sentiment ou à la sensation et surtout à ce *fond individuel* qui, suivant les expressions mêmes de Paolo Lombroso, est le coefficient principal de la fidélité.

Il y a, à son avis, des heureux fonctionnels, mais déjà, suivant qu'il appartiendra aux uns ou aux autres, ce fond individuel ressentira de facteurs pourtant identiques des effets différents. C'est une sorte de terrain qui absorbera ou non les graines, les germes de l'espace, qui les fécondera ou les stérilisera. Les milliers de perceptions de l'âme ou du cœur s'y déposent en couches successives, comme d'innombrables atomes de poussières, et de cet *humus* fait de tant de choses vécues, ressenties, sans cesse renouvelées, pourra naître une fleur de bonheur.

Mais qui sait si elle poussera? Qui sait si elle durera?

Même si elle vient à éclore, que d'éléments pour modifier son éclat, son parfum, son existence! Un nuage de mélancolie, une gelée blanche du cœur, un frisson d'âme, un rien, et ce pauvre bonheur entouré de tant de précautions, cette plante de terre chaude soignée avec une si vive sollicitude se flétrit, agonise, retourne à l'humus, à cette fosse commune des rêves éteints, des illusions brisées, des joies d'un jour nées de l'incoercible espérance et que la vie a tuées.

Il paraît téméraire de vouloir déterminer les lois du bonheur que celles de la météorologie, avec les cieux embrumés, perturbés, et les sautes de température de nos caractères modernes.

Aussi ne peut-on guère croire à des résultats pratiques, en voyant Paolo Lombroso arriver sur le *fond individuel* avec une chaîne d'arpenteur et des tables de logarithmes. Et cependant, certaines de ces conclusions théoriques sont curieuses à enregistrer, en ce qui touche particulièrement ce bonheur des femmes, auquel les hommes songent avec tant d'intérêt quand le leur est garanti.

***

Les facteurs usuels de la félicité sont, paraît-il, assez loin de rendre effectivement ce que nos compagnes attendent d'eux; ces facteurs s'appellent: l'âge, l'amour, le mariage, la maternité, la beauté, l'intelligence, la richesse, etc.

— L'âge, contrairement à la croyance générale, n'a qu'une importance secondaire. «Les jeunes ressentent plus vivement la joie ou le malheur», voilà tout; mais avec les années, on s'habitue à l'une comme à l'autre, et cette insensibilité finale de l'âge, sur laquelle les répercussions s'émoussent, c'est peut-être le bonheur!

— La beauté, dans la multitude des cas observés par P. Lombroso, n'a également qu'une influence très relative. Son explication est «que les femmes qui nous semblent insignifiantes sont certainement belles pour ceux qui les aiment!»

Possible! mais encore faut-il *qu'on les aime!* Et si elles sont tout à fait laides et tout à fait pauvres, la relativité de ce facteur a bien des chances de se transformer, pour elles, en catastrophe absolue.

— L'intelligence joue qu'un rôle négatif, à moins qu'elle soit moyenne, — ce qui arrive d'ailleurs le plus souvent: — et quand à la richesse, son influence bienfaisante est presque en raison inverse de son importance. Là, surtout, la médiocrité triomphe; c'est un stimulant d'énergie qui donne des satisfactions d'activité, tandis que la fortune n'apporte à la femme que des satisfactions passives de vanité et de dépenses.

Sur ce point, je crois la psychologie de P. Lombroso en défaut, car un des grands plaisirs de la femme d'aujourd'hui est de pouvoir acheter d'abord et souvent de pouvoir donner. De là un vice et une vertu: l'oniomanie et la charité.

Restent les trois grands facteurs: l'amour, le mariage, la maternité. Ceux-là sont essentiels; ce sont les coefficients du bonheur féminin. L'amour, parce que c'est la vraie carrière de la femme; le mariage, parce qu'il constitue pour elle le moyen légal de suivre cette carrière; la maternité enfin, parce que c'est la raison d'être de son existence, l'épanouissement, la floraison auxquels aboutit son rôle de créature faite pour la fécondité.

Avant ce triple point de départ, toutes les conclusions de l'enquête apparaissent come très logiques: les mariages d'amour et les mariages *jeunes* ont beaucoup plus de chances d'être heureux; les femmes mariées sont généralement plus heureuses que les autres; et les femmes sans enfant sont généralement aussi plus malheureuses.

***

A côté de l'amour, du mariage et de la maternité, il n'y a que des irrégulières, les isolées ou alors cette foule de résignées qui, suivant l'expression anglaise, se consolent en se faisant un troisième sexe. Elles se virilisent par le cervaeu, par l'activité, par le travail, par les habitudes, se façonnant à l'image de cet homme qu'elles n'ont pas pu ou pas voulu avoir. Quand leur vie est usée jusqu'à la trame, que tout la velouté de leur sensibilité a disparu à l'usage, peut-être arrivent-elles à une sorte de félicité végétative; mais dans ces âmes qui ont renoncé, qui se sont désaffectées, que de regrets, d'amour, d'affection au moins, que de rêves d'enfants doivent passer comme des souffles attardés de printemps.

Ainsi, comme je l'écrivais au commencement de cet article, au fond de tout bonheur féminin il y a l'homme. C'est peut-être extrêmement flatteur, mais c'est surtout très grave, car cela entraîne une écrasante responsabilité.

La destinée d'un être dépend de nous: par sa nature, par sa situation, il subit tous les ricochets de nos actes, de nos décisions, de nos caprices, et, au lieu de remplir les quelques devoirs que nous lui devons, nous ne lui parlons que de droits.

Il y a une foule de gens oisifs qui cherchent des occupations inintelligentes; il y en a une foule d'autres dont la pensée fait toujours le dimanche et ne trouve pas à s'employer: pourquoi les uns et les autres ne songent-ils jamais à ce problème si intéressant, si passionnant, qui est tout près d'eux, à la portée de leuir sentiment, et qui s'appelle le bonhur d'une créature?

Pourtant, en dehors des questions de beauté, de fortune, d'âge, d'attraction physique, par le simple intérêt de bonté, de curiosité même, c'est un problème joliment captivant que de rendre heureuse la femme placée, là, à vos côtés, comme un foyer de réceptivité, concentrant les vibrations de chaleur et de lumière qui viennent de votre intelligence et de votre cœur.

Seulement voilà, dans ce cœur masculin il y a l'égoïsme qui surgit un peu partout, en rejetons, en pousses folles, comme les gourmands des rosiers, — qui verdit, tarissant la sève, dans toutes les saisons, au mois de mai de la vie comme à l'été de la Saint-Martin.

Et l'égoïsme masculin, il faut bien le dire, tout bas, entre nous, c'est le chiendent de notre fond individuel!

— MICHEL PROVINS.

LA RESTITUTION DE METZ

Une importante revue allemande, les «Preussische Jahrbüchers», dans un article signé du pseudonyme Vir Pacificus, conseille la rétrocession de Metz à la France en échange de l'incorporation du Luxembourg à l'Empire germanique. L'auteur considère que Metz revient aussi naturellement à la France, que le Luxembourg à l'Allemagne. Il rappelle qu'en 1871 Bismark fut d'abord opposé à l'annexion de la Lorraine, et qu'il ne céda que sur les instances de de Moltke et du grand état-major.

Metz, continue Vir Pacificus, a rendu des services à l'Empire en couvrant sa frontière, mais d'autre part les Français ne peuvent renoncer à une revanche qui leur rendrait cette ville, car, «une grande nation ne peut pardonner un rapt commis sur des populations qui parlent son langage».

Le signataire de l'article estime que la fierté nationale française pouvait passer outre en ce qui concerne l'Alsace et la Lorraine de langue allemande; mais non en ce qui concerne la Lorraine de langue française.

Il termine ainsi:

«Si nous voulons que la France et l'Allemagne entretiennent à nouveau des relations amicales et de bon voisinage, il faut d'abord que nous retirions cette épine de la chair de la France.»

Telle est la thèse de la revue germanique. Nous la reproduisons sans commentaires, quelques observations et quelques réserves qu'elle puisse inspirer. Elle n'engage à coup sûr que son auteur, mais elle sera très probablement outre-Rhin le point de départ de polémiques passionnés.

Nous avons cru que ce court exposé intérresserait nos lecteurs, parce qu'il indique bien l'état d'esprit de certains cercles politiques germaniques. Il est incontestable qu'en prévision de conflits futurs — et inévitables — avec la Grande-Bretagne, l'Allemagne cherche des rapprochements. Mais ne s'acharne-t-elle pas à une entreprise irréalisable, puisqu'elle néglige la première condition du succès, —que nous n'avons pas à rappeller?

LES MINISTRES DES COLONIES ANGLAISES A PARIS.

ça été une heureuse idée qu'a eue la chambre de commerce anglaise à Paris d'inviter les premiers ministres des grandes colonies brittanniques à un banquet qui a en quelque sorte a clos, sur territoire français, la série des fêtes du jubilé de la reine Victoria. Les *trois premiers* qui ont accepté cette hospitalité sont assurément et par eux-mêmes et par les grandes communautés dont ils gèrent les affaires, ce qu'Emerson appelait des *hommes représentatifs*.

Sir Gordon Sprigg a été porté à la tête du gouvernement du Cap par le contre-coup de la criminelle entreprise dont le docteur Jameson a porté jusqu'ici la responsabilité pénale, mais à la préparation de laquelle M. Cecil Rhodes, alors premier ministre de cette colonie, en grande partie de par la confiance de l'*Afrikander Bond* et de ses concitoyens d'origine néerlandaise, avait pris une part difficile à expier. Il ne s'agissait, Dieu merci, pas l'autre soir de ce sujet encore brûlant et qui le sera de plus en plus aussi longtemps que l'Angleterre officielle croira devoir observer une consigne de silence et de quasi complicité à l'égard des auteurs et fauteurs de cet attentat.

Sir Gordon Sprigg a parlé—et fort bien—de cet élément français, si probe, si laborieux, si austère, si précieux, pour une société en formation, qui a été jeté dans ces régions lointaines.

Les grandes chaleurs du mois de juin à Paris.

Le 24 et le 25 juin 1897, le thermomètre du parc Saint Maur a indiqué des températures maxima s'élevant respectivement à 31°7 et 31°3: de plus, la température moyenne est de 18°28 au lieu de 16°9.

On s'est demandé si l'on a noté souvent des températures aussi élevées en juin, et voici ce que l'on a appris les annales météorologiques:

Depuis 1731, c'est-à-dire depuis cent soixante-six ans, on a noté: le 10 et le 11 avril 1731, une température de 35°8; le 26 mai 1841, 32° et dix-neuf fois en juin, des températures supérieures à 30°.

La température du 22 juin 1764 qui atteignait 36°3, détient hautement le record. Le 23 juin 1748 et le 17 juin 1751, on avait 35°7; le 24 juin 1772, on lisait 35°6; le 3 juin 1888 donnait 34°5; le 3 juin 1858, 34°1; le 2 juin 1780, 33°8; le 22 juin 1790, 33°4; le 29 juin 1752 et le 10 juin 1822, 32°6; le 11 juin 1837, 32°4; le 27 juin 1839, 32°1; le 26 mai 1841, 32°. Aux dates suivantes, la température était comprise entre 30° et 32°, 14 juin 1812, 17 juin 1743, 29 juin 1828, 7 juin 1889 et 1er juin 1889.

Nos températures des 24 et 25 juin sont donc loin d'être communes, mais les lignes qui précèdent montrent bien que l'on a déjà observé des températures beaucoup plus élevées.

Travaux diplomatiques.

C'est le *Times* de Londres qui, suivant l'usage, nous fournit des détails sur la nature des travaux diplomatiques accomplis en Abyssinie par le représentant du gouvernement français. Le traité de 1845 serait renouvelé et les droits de douane perçus sur les marchandises françaises seraient portés de 3 à 8 0[0, à l'exclusion de tous autres droits. Le grand journal anglais publie également ce que l'on peut appeler le cahier des charges de la concession du chemin de fer de Djibouti à Harrar, comme monopole des voies ferrées dans le pays. Ne voulant pas imiter les gouvernements européens qui, pour traverser leurs riches contrés, ont eu recours à la subvention, à défaut de garantie d'intérêt, ce qui n'a pas empêché quelques Compagnies de faire faillit, — faisant bande à part, disons-nous, Menelik commence par se faire remettre pour 100,000 écus d'actions, de la future Société par le concessionnaire, M. Ilg, l'ingénieur suisse qui est à son service. Les actionnaires devront se payer au moyen d'une taxe de 10 0[0 *ad valorem* sur les marchandises, et d'un *compelle circulare* énergique adressé par le gouvernement aux habitants.

MOTS DE LA FIN.

Doux propos.

Deux dames, déjà mûres, cassent du sucre sur le compte d'une de leurs anciennes amies de pension.

—Il paraît, ma chère, que c'est une megère... Comment une telle femme peut-elle avoir des enfants?

—Mais elle n'en a pas!

Tiens! on m'a dit qu'elle était mère de deux jeunes filles.

—C'est une erreur.

—Ah!...«Tant mieux pour elles, les pauvres petites!»

On parle d'un bohème de l'espèce des tapeurs.

—Que devient-il, maintenant?

—Toujours dans la purée Crécy.

—Pourquoi Crécy?

—Parce que sa purée est adoucie par quelques carottes!

Les gaietés de la caserne....

Un jeune sous-officier arrive un peu en retard au rapport et reçoit une admonestation bien sentie du vieux major Ronchonnot.

—Mais, major, fait le retardataire pour s'excuser, j'étais en train de relever des plans....

Et le major, impitoyable, de répliquer sévèrement:

—Relever des plans!.... Il eût été préférable de ne pas les laisser tomber!

La vigueur des Cheveux d'Ayer donne à la chevelure vitalité, lustre, et fraîcheur, et la rend souple et brillante.

ment de coquetterie que Mme de Lachesnaye se poudrait les cheveux, afin d'arriver, par cette neige artificielle, l'éclat de ses yeux lumineux et de ressembler à un pastel du dix-huitième siècle.

Ses épaules, émergeant de sa robe en velours noir, avaient conservé leurs lignes sculpturales, son cou était demeuré ferme et arrondi comme une colonne de marbre.

Pourtant, malgré leur calme habituel, la flamme qui par moments traversait ses sombres prunelles, la tragique expression de son rare sourire, le pli douloureux de son front, tout en elle disait qu'un effroyable cataclysme moral avait dû jadis bouleverser de fond en comble l'âme dévastée de cette femme.

—Nous sommes en effet en retard, murmura Mme de Lachesnaye en jetant un coup d'œil sur la foule des invités déjà installés dans leurs places, Gaston a été retenu au Ministère.

Il ne fallait pas nous attendre, ma chère enfant.

—Y pensez-vous? s'écria avec vivacité Mme de Saint-Albin, jamais je n'aurais permis qu'on commençât sans vous.

Tenez, voici votre fauteuil, il n'y en a qu'un seul de libre.

Quant à moi, je vais m'asseoir sur un banc à côté avec M. Gaston, si toutefois il daigne m'accepter près de lui, ajouta-t-elle avec un rire enjoué.

M. de Lachesnaye s'inclina profondément et lui offrit son bras en silence.

Tous les deux allèrent s'installer sur un banc adossé contre le mur, d'où l'on pouvait à la fois entendre et apercevoir les artistes.

L'enfant que nous avons vu jouer au soldat de plomb tandis que le Prussien bombardait Paris était devenu un beau jeune homme de vingt trois ans.

Grand, élancé et svelte, il ressemblait à sa mère par la rare distiuction de son maintien, par la pureté de ses traits, par la flamme éclatante de ses grands yeux noirs.

Comme elle il avait le front ample et spacieux, bombé au-dessus de l'arcade sourcilière, légèrement fuyant vers le haut, un front d'artiste portant le reflet d'une âme enthousiaste, remplie de généreuses aspirations, ardemment éprise de l'idéal.

Mais le bas du visage ne ressemblait en rien à celui de Faustine; le menton trop affiné, presque mesquin, accusait une nature mobile, faible, facilement gouvernée par les passions encore sommeillantes, mais prêtes à éclater impétueuses, indomptables.

Ses lèvres rouges et par trop charnues trahissaient des tendances violemment matérielles.

Se destinant à la carrière diplomatiques et appartenant au Ministère des affaires étrangères, il était depuis un an attaché au cabinet du ministre.

Mais, très doué pour les lettres, il aimait à employer les loisirs que lui laissaient ses fonctions officielles à la littérature.

Et déjà il s'était conquis une modeste notoriété par un volume de vers publié sous le pseudonyme d'Yves Marcel et intitulé: *les Baisers meurtriers*.

— Ainsi, monsieur, murmura Diane d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre douce, c'est vous qui êtes l'auteur de l'opéra dont M. Moureilles a écrit la partition?

Si vous saviez combien je suis impatiente de la connaître!

— Vous êtes mille fois trop aimable, répliqua Gaston, mais je vous avertis que la part que j'ai apportée à l'œuvre de mon ami est minime; c'est la musique qui en fait toute la valeur.

— La musique! Je vous avouerai qu'elle me laisse tout à fait indifférente.

Dans un opéra c'est le poème qui seul m'intéresse.

Bien que très ignorante des choses du théâtre, il me semble qu'il faut infiniment plus d'invention et de génie pour bâtir un drame que pour composer des mélodies.

— C'est possible. Mais je vous ferai observer que, n'ayant eu qu'à mettre en vers un sujet déjà fourni par Châteaubriand, je n'ai pu me mettre en frais d'imagination ni donner preuve de grand génie.

A ce moment, le chef d'orchestre frappa trois coups sur son pupitre.

Aussitôt un long murmure circula dans la salle.

Sur l'estrade venaient d'apparaître Charles et Lucile Moureilles.

Le maestro, âgé de vingt-six ans, avait une figure qui eût passé inaperçue ne fût-ce l'expression franche et ouverte de sa physionomie qui prévenait en sa faveur.

Ce soir-là, ses yeux bleus avaient un regard angoissé, quelques gouttes de sueur brillant sur ses tempes trahissaient une grande agitation intérieure.

Cependant, ayant rencontré le sourire de Mme de Lachesnaye, il parut reprendre possession sur soi-même et, s'asseyant devant le piano, se mit à plaquer quelques accords.

Toute vêtue de blanc, Mlle Lucile Moureilles restait debout près de son frère et déroulait lentement le roulait de musique qu'elle tenait à la main.

Un sculpteur épris de la régularité classique n'eût pas trouvé belle cette jeune fille de dix-huit ans, aux traits plus parisiens que grecs.

Un peintre non plus n'eût pas trouvé en elle de ces contrastes de coloris qui font la joie des impressionnistes.

Mais elle avait au plus haut degré cette grâce virginale, ce charme pudique, mille fois plus attrayants que la beauté car ils semblent être l'émanation même de l'âme.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, fraîche et souple comme un lis, avec son visage fin et délicat au teint d'églantine, son front nimbé d'une mousse d'or fluide et la sereine clarté de ses yeux bleus, Lucile Moureilles évoquait les suaves inspirations qui ont tenté le génie des Fra Angelico lorsque, de leur magique pinceau, ils traçaient sur un fond rutilant des anges et des séraphins.

Elle aussi paraissait troublée, et, involontairement peut être, jetait un coup d'œil effaré sur Gaston.

A son tour, il la regarda et aussitôt elle rougit.

—Comme elle vous dévisage, cette jeune fille, murmura Diane non sans dépit.

—Pauvre Lucile, répliqua Gaston, elle est très intimidée.

Songez que c'est la première fois qu'elle chante en public!

—Ah!.... Et c'est dans votre regard qu'elle veut puiser du courage?

—Mon Dieu, je suis son frère d'adoption; n'est-il pas naturel qu'elle me demande ce muet encouragement?

—Comme c'est touchant, fit ironiquement Mlle de Saint-Albin. Pourtant, si elle veut embrasser la carrière théâtrale elle fera bien de surmonter sa timidité. Elle ne peut raisonnablement exiger que vous soyez toujours là pour la soutenir dans ses défaillances.

—Vous vous trompez, répondit assez sèchement Gaston; Lucile n'a nullement l'intention de monter sur les planches, ni même de donner des concerts.

C'est par exception et pour faire plaisir à son frère qu'elle se fera entendre ce soir.

Diane se mordit les lèvres. Puis déployant avec nonchalance un superbe éventail de plumes d'autruche, monté sur écaille blonde, elle demanda d'un air indifférent:

—Vous la voyez souvent, cette jeune personne?

—Toutes les fois que je vais chez ma mère. Mlle Moureilles demeure chez elle.

—En qualité de lectrice?

—En qualité de fille adoptive.

Cependant l'orchestre avait achevé l'ouverture et presque aussitôt la voix de Lucile se faisait entendre.

Elle avait choisi dans la partition de son frère une mélodie d'un caractère passionné et caressant à la fois, l'aveu qu'Atala fait à Chactas de son amour.

Je t'aime, ô jeune amant, plus que l'ombre des [bois
Quand le soleil brûle les plaines!
Plus doux à mon oreille est le son de ta voix
Que le murmure des fontaines!

Tu m'apparais plus beau que le vaste désert
Avec toutes ses flèvres sauvages:
Plus que le cèdre altier dont la cime se perd
Dans la profondeur des nuages!

Je me sens tressaillir d'un enivrant émoi
Lorsque ta main touche la mienne:
Je me sens mourir quand tu te penches sur [moi.....
Et cependant, qu'il te souvienne!

Entre nous deux se dresse un obstacle, un [serment,
Une religion jalouse
Nous défend le bonheur.... Jamais, ô jeune [amant
Je ne puis être ton épouse!

Et je t'aime, pourtant, plus que l'ombre des [bois
Quand le soleil brûle les plaines!
Plus doux à mon oreille est le son de ta voix
Que le murmure des fontaines!

A coutinuer.

Obstacles à la santé.

Quand on rétablit les fonctions de ses organes digestifs, quand on rend à son foie son activité perdue, les intestins et les reins s'en ressentent et l'on peut se considérer sur la voie de la guérison. Ces effets se constatent surtout après l'usage des Hostetter's Stomach Bitters. Aucun remède n'est plus efficace comme aucunes fonctions du corps ne peuvent être troublées sans affecter le système en général; il est urgent de triompher de ces troubles. La digestion mauvaise par exemple, s'améliore de suite après usage des Hostetters Bitters. Si les organes par suite d'une digestion imparfaite, s'altèrent s'affaiblissent, il en résulte un état bilieux, la constipation, des maux de tête, une pauvreté de sang, et nombre d'autres symptômes qui indiquent à n'en pas douter la dyspepsie. La disparition de tous ces symptômes est une preuve concluante de l'efficacité des Hostetters Bitters.

Pour ses effets curatifs réels, la Salsoparille d'Ayer en vaut au moins trois de toute autre marque.

Chemin de fer Louisville et Nashville

Le temps le plus rapide fait entre la Nouvelle-Orléans et New-York est fait maintenant par le service quotidien limité du chemin de fer Louisville et Nashville. juil—dim